



Méléagre
LE MIEL
ET LE VIN





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Méléagre

Le miel et le vin

PRÉSENTATION ET TRADUCTION
DE PHILIPPE RENAULT



© Arbre d'Or, juin 2003
<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays.

MÉLÉAGRE, L'HOMME ET L'ŒUVRE
Tentative de biographie

Méléagre était un poète d'origine syrienne. Il naquit à Gadara vers 140 av. J.-C. dans une famille fortunée d'un père qui avait pour nom Eucratès. Jeune encore, il quitta sa ville natale pour s'installer à Tyr avant de se retirer dans ses vieux jours dans l'île de Cos où il mourut aux environs de 70.

Telles sont les seules indications biographiques que nous possédons sur ce poète : lui-même nous a transmis, dans les trois épitaphes successives laissées dans *l'Anthologie Palatine*, le manuscrit qui renferme l'intégralité de ses compositions.

La ville natale de Méléagre, Gadara, ville de Syrie située dans la province de Pérée près du Jourdain et du fleuve Hiéromax, était une ancienne colonie grecque et un centre intellectuel important. Il faut se rappeler que la Syrie fut une terre de prédilection pour l'hellénisme au point d'avoir donné naissance à quelques noms assez illustres de la littérature tels Lucien de Samosate, l'historien Posidonios d'Apamée, les poètes Archias d'Antioche ou Antipater de Sidon.

A l'époque de la jeunesse de Méléagre (fin du II^e siècle av. J.-C.), la cité devait connaître sans doute quelques troubles consécutifs à la politique expansionniste du nouveau royaume judéen qui profitait de la crise de l'empire des Séleucides. En effet, Flavius Josèphe nous rapporte dans ses *Antiquités Juives* que Gadara fut soumise un moment à la dynastie des Macchabbées jusqu'à ce que Pompée la libéra et lui rendit un semblant d'indépendance.

Gadara fut la patrie du philosophe cynique Ménippe et plus tard des littérateurs Enommaos et Apsīnes. Méléagre, tout imprégné d'hellénisme, mais fier cependant de ses origines syriennes (il aimait à se surnommer « le Syrien ») sut mêler à sa culture classique bien des éléments orientaux dont ses poésies se font l'écho. Il est un fait établi, selon les scolastes de *l'Anthologie Palatine*,

AVANT-PROPOS

qu'il fut dans sa prime jeunesse un adepte de la doctrine cynique et qu'il se mit au service d'une pensée pleine d'ironie et de mordant telle qu'elle avait été élaborée par Ménippe, son illustre compatriote à la fin du IV^e siècle av. J.-C. Comme lui, Méléagre composa de joyeuses satires dites « *Ménippées* », qui, à l'instar de celle du philosophe se moquaient des dieux, des hommes et des travers de son temps. Plus tard, on sait que Lucien de Samosate fera un grand usage de ce genre littéraire à la fois comique et très savant dont le but était de faire réfléchir sous le masque de la plaisanterie. Hélas ! les satires de Méléagre regroupées sous le nom de *Grâces* et auxquelles fait allusion Athénée dans son *Banquet des Sophistes* ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Sans doute n'étaient-elles que des œuvres de l'extrême jeunesse de notre auteur, en quelque sorte des exercices de style fort brillants, élaborés dans le cadre de la communauté cynique dont il avait reçu l'enseignement.

Il semble que pendant une longue période de son existence, plus exactement dans sa maturité, il ait quelque peu dédaigné les « travaux de la sagesse » et oublié les préceptes de la doctrine cynique, reniant de par ce fait ses premiers essais philosophiques en prose pour le seul profit de sa vocation poétique. En effet, n'est-il pas contradictoire que cet adepte d'un courant qui refusait avec véhémence les choses de l'amour ait consacré la plus grande partie de son existence à cette activité ?

Probablement brimé dans sa quête de plaisirs dans une ville où les Cyniques constituaient une intelligentsia particulièrement bavarde, envahissante et peut-être inquisitrice à l'image aujourd'hui des évangélistes américains (sans le puritanisme néanmoins !), Méléagre préféra émigrer dans une cité plus libre de mœurs, Tyr, célèbre pour ses courtisanes et ses pratiques de prostitution sacrée, mais aussi une ville opulente de marchands qui vivait en totale indépendance face à un empire séleucide en décomposition notable. La date de cet établissement doit être située vers 120-115 av. J.-C., selon les spécialistes.

A Tyr, il se lia avec Antipater de Sidon, poète lui aussi épris de plaisirs et de jeux qui l'influença peut-être dans sa carrière poétique : en tous cas, Méléagre lui dédia une épitaphe funéraire quand

AVANT-PROPOS

ce poète mourut victime, semble-t-il, d'un accident consécutif à une longue nuit de beuveries...

Oriental oisif, assez riche pour vivre de ses rentes (et payer grassement ses nombreuses conquêtes aussi sensuelles que cupides !), Méléagre résida de nombreuses années à Tyr pour y mener une vie frivole plus épicurienne que cynique, passant le plus clair de son temps à multiplier les liaisons avec des jeunes gens et des hétaires et se livrant à la débauche. Mais malgré sa frivolité, Méléagre était une âme sensible et les battements de cœur, les ruptures et les crises l'assaillirent : aussi, pour exorciser tous les sentiments contradictoires qui le rongeaient, ressentit-il le besoin de se confier à la Muse qui couvait en lui.

C'est ainsi qu'il se mit à composer la plus grande partie de ses vers afin d'y peindre ses passions orageuses. Son maître en la matière fut indéniablement Asclépiade de Samos (III^e siècle av. J.-C.). En effet, on a noté bien des similitudes de style entre les deux auteurs : l'aisance versificatrice, le trait piquant et la légèreté syntaxique sont en effet chez eux les principales caractéristiques.

Car il faut bien l'avouer : Méléagre, dont l'essentiel de l'œuvre se compose d'épigrammes érotiques, est surtout le grand poète de l'amour (physique autant que spirituel, cela va sans dire !) qu'il soit indifféremment féminin ou masculin. S'il nous a laissé de belles épitaphes funéraires, c'est surtout dans la description de la passion amoureuse qu'il a mis le meilleur de son style. C'est pourquoi dans l'*Anthologie Palatine*, ce sont les livres V (épigrammes de l'amour féminin) et le livre XII (épigrammes pédérastiques) qui contiennent la plus grande partie de l'œuvre littéraire qu'il nous a été donné de conserver de lui.

L'Œuvre poétique

D'après nos sources, Méléagre aurait composé quelque 800 épigrammes qu'il aurait incorporées dans la *Couronne* dont nous parlerons plus loin. De son œuvre poétique, les compilateurs byzantins de l'*Anthologie Palatine* ont retenu 134 épigrammes dont plus de 100 sont consacrées au sentiment amoureux. Ce n'est pas

AVANT-PROPOS

pour étonner, car ce demi-oriental indolent, léger, probablement d'un commerce agréable était doté d'une sensualité débordante : que de désirs brûlants, que de nuits de veille, que de joies, mais aussi de souffrances sont décrites tout au long de ces courtes pièces en forme de journal intime !

La jalousie n'y est pas exclue, mais Méléagre ne se comporte jamais en goujat : il est bien trop intelligent et raffiné pour faire étalage d'un dépit par trop vulgaire selon lui : infidèle lui-même de nature, il admet tout à fait que, de leur côté, ses aimés et ses maîtresses le trompent hardiment et il en prend son parti. Seule une certaine Timarion le fit sortir une seule fois hors de ses gonds lorsque celle-ci, par perversité peut-être, éprouva le besoin de séduire l'un de ses gitons, le beau Diodore. S'ensuivit une colère dont la violence suinte à travers une épigramme qui frappe le lecteur par son indélicatesse, surtout si on la compare aux autres pièces habituellement si policées de notre auteur, l'hétaïre étant vue sous l'angle d'un vieux vaisseau, de surcroît pourri et menaçant de prendre l'eau !

Les amours féminines justement : elles sont évoquées par 51 épigrammes et certains noms reviennent continuellement, qu'il s'agisse de la blonde Héliodore, peut-être la plus ancienne de ses maîtresses, de Zénophile, de Démo ou de Phanion qui fut sans doute un amour de vieillesse. Mais c'est incontestablement Héliodore, la plus belle et la plus sensuelle de toutes qui lui inspira ses meilleurs vers, en particulier une épitaphe très poignante. Quant à Zénophile, courtisane comme Héliodore, elle se distingua par son esprit et sa conversation : Méléagre fait d'ailleurs allusion à ses dons de musicienne et de poétesse.

Pour les garçons (60 épigrammes), le préféré de notre poète fut indéniablement Myiscos de Tyr, un garçon raffiné, beau par l'esprit et par le corps, semble-t-il, un véritable soleil, susceptible, selon Méléagre, « d'éteindre les étoiles ». Très souvent comparé à Ganymède, l'échanson de Zeus, Myiscos fut l'objet de la plus vive attention du poète, Zeus risquant à tous moments de lui ravir cet adolescent merveilleux au « baiser semblable à du nectar ». Quant à Diodore à la poitrine magnifique et à Théron « à la voix de miel »,

AVANT-PROPOS

jeunes gens dont quelques épigrammes brossent un portrait fort personnalisé, ils ont également charmé, ravi et parfois fait souffrir notre poète à un moment ou un autre de sa vie. Plus tard, quand il fut à Cos, donc à un âge avancé, il s'enticha encore de Théoclès, de Praxitèle mais aussi d'Andragathos et de Denys.

S'il ne fait aucun doute que tous les personnages évoqués dans ses poèmes ont existé et ont compté dans la vie de Méléagre, il est cependant difficile de faire la part des choses entre l'art du poète très imprégné des traditions épigrammatiques de son temps et le sentiment personnel. Depuis l'émergence de l'alexandrinisme, c'est-à-dire depuis déjà plus de deux siècles, l'épigramme était devenue un genre littéraire en vogue auquel de nombreux poètes, de Callimaque à Léonidas de Tarente en passant par Dioscoride et Asclépiade de Samos avaient accordé leurs lettres de noblesse. Des formules et certaines idées des épigrammatistes des générations précédentes étaient parfois reprises telles quelles par des poètes de moindre envergure, sinon sans talent, dans la composition de leurs propres pièces. Méléagre lui-même puisa dans cette déjà longue tradition littéraire et fut influencé, nous l'avons dit, par l'œuvre d'Asclépiade ; mais son mérite principal fut d'avoir transcendé ses modèles en donnant libre cours à son génie et en laissant poindre constamment une réelle sincérité.

Car Méléagre est un poète exquis et un virtuose à la langue parfaite ce qui en fait l'égal de Callimaque avec peut-être en plus chez lui une chaleur humaine qui fait quelque peu défaut chez le célèbre Bibliothécaire. Certes, on peut lui reprocher des images artificielles, une mièvrerie, bref une préciosité tout alexandrine (le sommet de ce plaisant mauvais goût étant peut-être atteint avec l'évocation des moustiques piquant Zénophile et dont l'auteur se déclare fort jaloux), mais l'inspiration à la fois mélancolique, gaie et nostalgique n'est pas à contester, Méléagre ayant mis dans ces œuvres en miniature toute la délicatesse de sa palette littéraire. Sa volupté en même temps que sa gravité, sont toujours éclairés par l'art (parfois trop !) : son côté « esthétisant », son raffinement extrême, sa légèreté toujours maîtrisée rappellent quelquefois les poètes du Symbolisme français qui l'ont unanimement célébré. Chacune de

AVANT-PROPOS

ses pièces empreintes d'une subtilité et d'une grâce sans pareille semble couler de source (même si sa simplicité n'est qu'apparente) ce qui n'est pas son moindre charme. Point chez lui de versification compliquée ou laborieusement élaborée, mais une harmonie, une régularité désarmante que nous nous sommes efforcés de faire passer dans notre langue. Quant à sa pensée, avouons que sa mélancolie, ses doutes, voire son pessimisme que voilent à peine des évocations badines, sa quête effrénée du plaisir et de l'instant, son inquiétude face au temps qui passe ont parfois une modernité dont le lecteur contemporain ne saurait être insensible.

Ainsi, à travers une poésie puisant son inspiration dans des expériences personnelles dont il se rendait compte qu'elles ne faisaient que renforcer son génie, grâce enfin à ses qualités et à sa puissance d'émotion, Méléagre est sans doute le plus grand représentant de l'épigramme grecque qu'il a portée à son plus haut degré de perfection. Les épigrammatistes de moindre talent ne cessèrent jusqu'à la fin de l'Antiquité de le copier ou de l'adapter à leur propre style à l'instar d'Archias d'Antioche ou de Philodème de Gadara, son compatriote. Properce, si l'on en croit certains vers de ses *Elégies*, ne l'ignorait pas et avait probablement lu ses poèmes.

Après une longue période d'oubli consécutive à la chute de la civilisation gréco-romaine, un regain d'intérêt pour l'œuvre de Méléagre se fit jour lorsque l'on eut retrouvé au début du XVII^e siècle le manuscrit de l'*Anthologie Palatine*. Un poète comme André Chénier l'admira et lui emprunta de nombreuses formules pour ses propres *Elégies* ; Sainte-Beuve découvrant avec émerveillement ses vers proclama que, dans un genre apparemment mineur et léger, Méléagre avait atteint des sommets poétiques qu'il serait injuste d'ignorer. Paul de Saint-Victor l'appela « divin créole de race athénienne ». Dans un de ses meilleurs sonnets, José-Maria de Hérédia adapta l'épigramme de Méléagre consacrée à la sauterelle. Enfin, Pierre Louÿs, en 1893, le traduisit en prose, non sans prendre quelques libertés qui le conduisirent à commettre de fâcheux contresens.

Auteur délicat, élégant, personnel, sachant combiner dans sa poésie la clarté grecque et la vivacité orientale, à l'aise dans les

AVANT-PROPOS

demi-teintes et les courtes évocations, peu encombré d'un moralisme irritant, bref, sorte d'« anti-héros de la poésie grecque » avec ses qualités, mais aussi ses faiblesses, Méléagre partage avec Sappho cet individualisme foncier, ce goût de l'épanchement intime aux relents parfois romantiques qui le rend déjà si étonnement moderne.

La Couronne de Méléagre

Grand poète, Méléagre fut aussi un grand érudit dans la plus pure tradition alexandrine. Après une vie dissipée à Tyr, le poète s'assagit quelque peu (même si nous lui connaissons encore des liaisons amoureuses) et se retira à Cos, sans doute vers 82 av. J.-C. juste après la paix de Dardanos qui venait de pacifier toute la mer Egée après les guerres de Mithridate Eupator. Cos était un foyer culturel intense où vécurent Théocrite, Philéas et Héronidas et l'on imagine que Méléagre s'y consacra à ses « chères études ». C'est dans cette cité qu'il entreprit une œuvre de longue envergure qui devait lui permettre – du moins l'imaginons-nous – de passer à la postérité. Il s'agit de la rédaction de la première anthologie poétique de l'histoire, celle connue sous le nom de *Couronne*, anthologie qui fut sans cesse renouvelée jusqu'à l'époque byzantine.

Certes, quelques collections d'épigrammes avaient été conçues dès le III^e siècle av. J.-C. par Hédyllos de Samos et Polémon, mais l'anthologie de Méléagre est la première digne de ce nom par l'abondance des pièces compilées dont la composition s'échelonne du VII^e siècle au début du I^{er} siècle av. J.-C.

Amoureux fou de la poésie, Méléagre eut à cœur de regrouper dans un même ouvrage tous les poèmes dont la lecture l'avait ému. De cette *Couronne*, il nous reste, outre une partie du recueil initial noyée dans le flot des anthologies tardives, son intéressante préface (*proème*) dédiée à son ami Dioclès et dans laquelle avec beaucoup de finesse érudite il cite les noms des poètes qu'il avait inclus dans son ouvrage, poètes dont chacun était symbolisé par une fleur : en tout 37 auteurs furent ainsi « immortalisés » dans une compilation dans laquelle il n'oublia pas d'ajouter ses propres compositions.

S'il accueillit dans son ouvrage quelques poètes de la haute

AVANT-PROPOS

époque, il semble que les auteurs hellénistiques s'y soient taillé la part de lion. Cela n'est pas pour nous étonner, l'épigramme ayant connu sa plus extraordinaire floraison à l'époque alexandrine. L'*Anthologie Palatine* qui est le reflet à peine déformé de l'anthologie de Méléagre ne nous offre par exemple de Sappho que trois épigrammes et de Bacchylide une seule et unique... En revanche, Anacréon et Simonide sont représentés par un nombre plus important de pièces (mais il a été démontré qu'elles étaient en grande partie apocryphes). Sans doute la verve d'un Anacréon était-elle goûtée par notre compilateur qui y trouvait là quelques correspondances avec la grâce et la subtilité alexandrine.

Certes, on a pu rendre responsables les compilateurs byzantins comme Képhalas – qui nous a transmis la version définitive de l'*Anthologie Grecque* – d'avoir exclu les poètes pré-alexandrins. Mais cet argument ne tient pas : pourquoi n'auraient-ils pas, dans le même temps, sélectionné tout aussi rigoureusement les pièces d'un Callimaque ou d'un Asclépiade qui se comptent par plusieurs dizaines dans le recueil ? Non, les intentions de Méléagre restent encore très visibles même au sein de l'*Anthologie* dont nous disposons aujourd'hui.

Car, avouons-le, le Syrien a composé cette *Couronne* pour son seul plaisir et pour celui de ses amis poètes comme il l'indique dans son introduction et il devait se sentir plus d'affinités avec un Léonidas de Tarente ou un Asclépiade de Samos qu'avec les rugosités du style archaïque dont il ne saisissait plus ni le charme, ni la profondeur. Quel monde sépare en effet la froide majesté civique d'un Simonide et les émois intimes des Alexandrins qui étaient tous pour la plupart repliés sur eux-mêmes et qui se tenaient à distance de la foule pour laquelle, à l'instar d'un Callimaque, ils n'éprouvaient souvent que du mépris !

En conséquence, Méléagre imposa sa touche dans un ouvrage qui se voulait très personnel. Cela explique la profusion de pièces érotiques, ce qui n'est pas pour nous surprendre de la part du plus grand poète érotique grec. De la même façon, il introduisit des pièces funéraires et votives, deux genres qu'il appréciait particulièrement et qu'il pratiqua parfois avec bonheur. Ses poètes préférés

AVANT-PROPOS

furent sur-représentés tels Callimaque, Antipater de Sidon (son contemporain et ami), mais aussi Asclépiade, son maître à penser, et Posidippe. Quant aux épigrammes, elles étaient disposées de manière alphabétique en fonction de la première lettre de chacune d'elles. Classement très superficiel, voire fantaisiste à nos yeux, mais qui avait le mérite de faire suivre dans un beau désordre des pièces de contenu fort différent et donc d'éviter la monotonie que pouvait engendrer la succession de poèmes traitant d'un même thème. Ce n'est que plus tard que l'on prit l'habitude plus rationnelle de regrouper les épigrammes en fonction de leur genre (érotique ou funéraire par exemple).

Tout cela nous renforce dans l'idée que l'ambition de Méléagre n'était que de se divertir et en même temps de divertir son prochain. Vue sous cet angle, son entreprise fut un succès : tant et si bien que pendant près de dix siècles sa *Couronne* fut l'objet d'enrichissements, de remaniements, mais aussi de reniements, beaucoup de pièces retenues par Méléagre ne se retrouvant pas dans l'anthologie finale qui nous est parvenue. C'est ainsi que l'on peut regretter de n'avoir à notre disposition que le quart des pièces léguées par notre poète que l'on a pu estimer, nous l'avons dit plus haut, à 800 environ. Comme la plupart des auteurs antiques qui trouvaient tout naturel de se placer au même niveau que leurs illustres prédécesseurs, Méléagre n'a éprouvé aucun scrupule à incorporer une partie de sa production au sein de sa *Couronne*, et cela, en toute bonne foi ! De nos jours, les anthologistes ne seraient guère capables d'une telle audace de peur de se voir taxés de fieffés vaniteux, tant la morale judéo-chrétienne leur a inculqué un sens de la modestie (hypocrisie ?) que les Anciens ignoraient totalement.

Mais ne boudons pas notre plaisir, car ce qui reste du Syrien est exceptionnel et sans doute du meilleur cru.

Sur le texte des épigrammes

D'après Henri Ouvré qui rédigea une thèse sur Méléagre en 1894, le nombre des épigrammes retrouvées de ce poète devait être porté à 144. En effet, outre les 134 attribuées officiellement, huit

AVANT-PROPOS

pièces prétendument d'auteur anonyme (selon le copiste du manuscrit du livre XII de l'*Anthologie Palatine*) serait de la main de Méléagre, notre spécialiste fondant son argument non seulement sur le style proprement « méléagrien » de ces épigrammes, mais aussi sur le fait que leurs dédicataires sont les jeunes gens que l'on retrouve habituellement nommés dans de précédents poèmes (Myiscos, Cléobule, Diodore, etc...).

A noter que deux épigrammes attribuées à Straton de Sardes dans le manuscrit de la Palatine et à Méléagre dans l'*Anthologie de Planude* ont été ajoutées à cette liste. En outre, nous nous sommes décidés à transcrire également les quelques épigrammes que le scribe, dans son incertitude, a fait signer de deux, parfois de trois poètes différents dont Méléagre : la plupart d'entre elles pourrait bien être de notre auteur. Dans notre édition nous avons distingué toutes ces épigrammes d'attribution douteuse en faisant suivre le titre de chacune d'elles d'un astérisque et en ajoutant quand il était connu le nom du second auteur auquel la pièce était attribuée.

Concernant le poème *Le Printemps*, bien des doutes ont été émis depuis un siècle et l'on s'accorde à considérer généralement cette pièce comme apocryphe. Mais l'attribution à Méléagre a encore ses partisans.

BELLES ET COURTISANES

LE MIEL ET LE VIN

LE RÊVE SUFFIT*

Cette Sthénélaïs consume la cité
Et ne vend qu'à prix d'or sa chaude volupté.
Pourtant elle a couché nue et gratuitement
Près de moi, cette nuit dans un rêve charmant.
Nul besoin d'implorer cette femme implacable
Ni de me lamenter puisque dans mon sommeil
Je me livre au plaisir d'un amour indomptable.

V, 2

FAIBLESSE*

Mon âme m'avertit de fuir Héliodore
Sachant que cet amour me causera du tort.
Or, m'enfuir, je ne puis et mon âme elle-même,
L'effrontée, tout en me prévenant, l'aime encor !

V, 24

PSYCHÉ ET EROS

Si tu me consumes de tout ton zèle,
Mon âme va s'enfuir, Eros,
Car, sais-tu, comme toi, elle a des ailes.

V, 57

LE BAIN DE FEU*

Attribué aussi à Denys le Sophiste

Ô toi qui vibres dans ce bain
Chaud, je ne suis pas encor nu
Que déjà toute ma peau sue.

V, 82

LE MIEL ET LE VIN

GLU ET FEU

Ton baiser, Timarion,
Est une glu sans nom
Et tes yeux un brasier.
En fixant mon regard,
Tu ne peux que brûler
Et lorsque imprudemment
Tu viens à me toucher,
Alors là, tu me prends...

V, 96

LA BONNE EXCUSE*

A celui qui me blâme
D'être esclave d'Eros
Qui porte dans ses yeux
Charme et séduction,
Qu'il sache que les dieux,
Hadès, Poséidon
Et Zeus, maître suprême
Sont esclaves eux-mêmes
Des Désirs indomptables.
Or, si les Olympiens
Qu'on offre pour modèles
A la gente mortelle,
Se comportent sans fin
D'une telle façon,
En quoi suis-je coupable
De faire ce qu'ils font ?

V, 100

LE MIEL ET LE VIN

LE NOM DANS LE VIN

Je bois à la santé d'Héliodore-
Peitho, puis d'Héliodore-Cypris
A la Grâce qui parle d'une voix d'or
Je veux boire de ce vin pur encor :
Car de déesse il n'y a qu'elle enfin,
Elle, dont je bois le nom dans le vin.

V, 137

AU FEU !

Par Pan, le dieu de l'Arcadie,
Tu m'interprètes sur ta lyre
Une si douce mélodie
Que me voilà sous ton empire !
Tout entier, je suis habité
De désirs ; comment t'éviter :
Tu es si belle et ta voix si sublime
Qu'en moi, je sens monter la flamme intime.

V, 139

PRÉFÉRENCE

Je préfère la voix d'Héliodore
Aux lyres d'Apollon, cet écho d'or.

V, 141

LA COURONNE

Ta couronne est triste, Héliodore divine,
Mais qu'importe cela puisque tu illumines !

V, 143

LE MIEL ET LE VIN

LES PARURES INUTILES

La blanche giroflée dans l'instant va s'ouvrir ;
La fleur aimant la pluie, le suave narcissé
Eclot de même et sur les monts fleurissent les lis.
Zénophile, déjà fleur au milieu des fleurs,
S'épanouit d'amour, ô rose sans pareille !
Prairies qui secouez vos parures vermeilles,
Pourquoi plaisantez-vous devant cette splendeur
Qui vous défie malgré votre douce senteur ?

V, 144

LES QUATRE GRÂCES

Nous dénombrons quatre Grâces au lieu de trois
Car le modeleur vient de rajouter Bérénice
A la chair parfumée, la plus belle, ma foi,
Celle pour qui je fais cette affirmation :
Sans Bérénice, ces trois beautés, selon moi,
Perdraient à tout jamais leur réputation.

V, 146

LA COURONNE ET LA CHEVELURE*

Je tresserai cette couronne
De giroflées et de narcissés ;
Je tresserai la rose qui fleuronne,
L'hyacinthe, le lis encor
Pour qu'une couronne embellisse
Les beaux cheveux d'Héliodore.

V, 147

LE MIEL ET LE VIN

CADEAU DE LA GRÂCE

Qui d'entre mes amis
M'offrit Zénophile, une Grâce à mon avis
Dont le son de la voix est d'un goût radieux ?
Son auteur a fait là une œuvre gracieuse
En me donnant la Grâce à titre gracieux.

V, 149

LES MOUSTIQUES

Ô moustiques bruyants, ô pompeurs inlassables
De notre sang, monstres nocturnes,
Laissez d'un sommeil agréable
Dormir ma Zénophile. Acharnez-vous plutôt
Sur ma chair. Mais je parle et je laisse ces bêtes
Goûter à la tiédeur de sa peau si douillette.
Indociles créatures, je vous préviens,
Cessez et prenez garde à ces jalouses mains !

V, 151

LE MESSENGER

Moustique, messenger habile,
Dépêche-toi chez Zénophile,
Répète-lui ce que j'ai dit :
« Il t'aime et souffre d'insomnies
Or, toi, lascive tu sommeilles »
Allons, envole-toi, mais oui !
Il ne faut pas que tu réveilles
Son amant, évite le drame
Eprouvant de la jalousie.
Si glorieux, tu me reviens,
Ô messenger, je le proclame,

LE MIEL ET LE VIN

Je mettrai, vois-tu, dans tes mains
Une massue et sur ton dos,
Ami, la léonine peau.

V, 152

L'ÂME DE MON ÂME

Tout au fond de mon cœur,
L'amour a modelé, je le proclame,
Héliodore, oui, l'âme de mon âme,
Parole exquise de fraîcheur.

V, 155

LA MER DES AMOURS

Asclépias dont les yeux ressemblent à la mer
Emporte les amants sur ses vagues amères.

V, 156

LA GRIFFE

Ta griffe est de l'Amour un signe
Et tout mon cœur il égratigne.

V, 157

LE RIVAL JUIF

Il est à son plaisir celui qui te serre, ô Démo.
Moi, je suis amer : si les grâces du Sabbat
Ont autant d'agrément, c'est qu'au fond de son froid
Vibre un amour très chaud.

V, 160

LE MIEL ET LE VIN

LE DARD DE L'AMOUR

Voyons, vilaine abeille,
Au lieu de butiner sur les ouvrages printaniers,
Tu rôdes sur la peau vermeille
D'Héliodore afin de la piquer ?
Ah, oui ! tu me rappelles
Qu'avec son mal, qu'avec son miel,
L'aiguillon de l'Amour
Fait dans son cœur un long séjour.
Cesse ta démonstration,
Abeille, voici bien longtemps
Que je n'ai plus d'illusion.

V, 163

A LA LAMPE

Héliodore, cause de mon insomnie,
Ô nuit, ô croupe encor brûlante dont l'image
Fait couler mes sanglots, dites-moi, je vous prie,
Aurait-elle oublié ce plus doux des ravages ?
Nos baisers d'autrefois rassurent-ils son cœur ?
Et comme compagnons, n'a-t-elle que ses pleurs ?
Enlace-t-elle en rêve un fantôme : moi-même ?
Ou est-ce un autre homme qu'elle aime ?
Lampe, n'éclaire pas les amours que voilà
Mais garde le reflet de nos anciens ébats.

V, 166

A LA NUIT

Ô Nuit, Mère des dieux, qui me tiens compagnie
Durant mes ébats, accorde-moi cette faveur :
S'il advient qu'un rival se couche dans le lit
De mon Héliodore et trouve la chaleur

LE MIEL ET LE VIN

Contre sa peau, l'objet de maintes insomnies,
Que la lampe s'éteigne et que dans les doux bras
De sa belle, il demeure inerte au fond des draps :
En fait, qu'il devienne un autre Endymion !

V, 165

LA COUPE ET L'ÂME

Cette coupe a souri :
Elle vient d'effleurer
Cette lèvre bénie,
Celle de mon adorée.
Si je pouvais coller
Ma bouche sur la sienne,
J'affirme que, sans peine,
Elle boirait mon âme
De toute son haleine !

V, 171

A L'ÉTOILE DU MATIN (I)

Toi, si dure aux amants, Etoile du matin,
Pourquoi venir si tôt ?
A peine je venais de réchauffer ma peau
Sur celle de Démo !
Ah ! ne pourrais-tu pas reprendre le chemin
Et paraître à nouveau
Sous l'Etoile du soir si plaisante pour moi.
N'oublie pas qu'autrefois
Tu triplas la nuit d'amour de Zeus et d'Alcmène ;
Reviens donc sur tes pas :
Tu sais renouveler une nuit souveraine !

V, 172

LE MIEL ET LE VIN

LA JALOUSIE

Ma Zénophile, ô ma douce plante, tu dors.
Je voudrais maintenant glisser dans tes paupières
Pour empêcher Hypnos de t'avoir toute entière.

V, 174

APRÈS L'ORGIE

Je sais tout et tes serments sont vains :
Tes cheveux inondés d'un insolent parfum,
Tes couronnes, tes boucles emmêlées,
Tes yeux que la fatigue fauche,
Disent que ta vie s'use au milieu des débauches ;
Tes membres enivrés que je vois chanceler
Sont très parlants ! Hors de là, courtisane !
L'instrument des orgies, la harpe, te réclame ;
Les crotales, aussi, s'apprêtent à hurler.

V, 175

FEU ET EAU

« L'Amour est une plaie vive ! »
Mais pourquoi préférer une telle invective :
« L'Amour est une plaie vive ! »
L'Enfant n'a que faire d'être insulté ;
D'ailleurs, il apprécie ces plaintes répétées
Et de nos injures il se repaît.
Or, je suis étonné !
Comment toi, ô Cypris née de l'onde qui luit,
Tu as pu donner jour au grand feu que voici ?

V, 176

LE MIEL ET LE VIN

LE SIGNALEMENT DE L'AMOUR

Je donne le signalement
D'Eros, cet indigne coquin.
Sans rien me dire, le dément,
Il a fui ma couche, ce matin.
Le décrire : c'est un enfant boudeur,
Il batifole et son rire est moqueur.
Il porte sur son dos carquois et flèches.
De la terre il n'est pas originaire.
Il n'est pas non plus sorti de la mer ;
Pourtant avec ses traits il assassine.
Attention, voici l'archer habile
Qui vibre dans les yeux de Zénophile !.

V, 177

EROS AUX ENCHÈRES !

Même endormi dans les bras de sa mère,
Que l'on vende cet enfant aux enchères !
Il est né camus et porte des ailes ;
De ses ongles, il griffe votre chair ;
Il éclate d'un rire frénétique
Alors qu'autour de lui, tout n'est que pleurs ;
Il est obtus, bavard et fureteur,
Quel monstre ! et sa mère n'a plus le cœur
De le tenir ! qu'on vende cet enfant
Et pressons-nous ! s'il est quelque marchand
Intéressé par cette âme bien vile
Qu'il s'avance ! mais voyez-le qui pleure !
Bon ! je ne le vends point, mais qu'il demeure
En ces lieux dans les bras de Zénophile.

V, 178

LE MIEL ET LE VIN

LE LOUP DANS LA BERGERIE

Eros, dans ce feu ; je jette ton armement :
Ton carquois de Scythie, et ton arc, et tes traits ;
Tu m'as bien compris, au feu je les livrerai !
Mais pourquoi pouffes-tu, espèce de dément ?
Bientôt, je te le dis, tu cesseras de rire !
Car je vais te couper les ailes du désir
Et te brimer les pieds par des chaînes d'airain.
Pourtant, cette victoire est celle de Pyrrhus :
Car de notre âme, hélas ! tu restes le voisin !
Oui, nous mettons le loup dans notre bergerie :
Mets tes souliers ailés, ô dieu toujours vainqueur
Prends ton vol et poursuis ton œuvre de malheur !

V, 179

LE FEU, LE FER ET L'EAU

Il n'est pas étonnant
Qu'Eros, mortel fléau,
Lance des traits de feu :
Il rit cyniquement
En ayant dans les yeux
De multiples flambeaux :
Aphrodite, sa mère
Est éprise d'Arès,
Le grand dieu de la guerre ;
Et c'est l'épouse enfin
Du forgeron Vulcain :
Elle passe toujours
De la flamme à l'airain ;
Sa mère Thalassa
Fouettée par les vents
Pousse des cris cinglants.
Son père, quant à lui,

LE MIEL ET LE VIN

N'est pas connu de nous.
Donc, Eros, voyez-vous,
A les feux du Vulcain ;
Quand il est en courroux,
Il ressemble à la mer ;
Ses flèches sont souillées
Par le sang de la Guerre.

V, 180

PAS CLAIR DU TOUT !

Dorcas, dis-lui cela,
Dis-lui deux ou trois fois.
Ne tarde pas, va !
Mais... attends, attends,
Ne pars maintenant
Je ne t'ai pas tout dit !
Ajoute encor ces mots,
Ou alors bien plutôt...
Non, non, je suis idiot !
Après tout, ne dis rien
Rien du tout. Néanmoins...
Non, rapporte en entier
Tout ce que je t'ai dit !
Mais pourquoi t'envoyer
Puisque chez ma chérie
Je vais t'accompagner !

V, 182

LE TEMPS ET L'AMOUR

Dorcas, à Lycénis, tu dis ces mots :
« En fait, son amour n'était qu'apparence
Et tu en fis l'amère expérience,
Or, le temps ne veut pas d'un amour faux. »

V, 187

LE MIEL ET LE VIN

UNE AUTRE SCYLLA

L'amour ! une mer où je me sens dériver !
Sans gouvernail, je navigue sur l'onde amère.,
Ô vents inapaisés, que va-t-il m'arriver ?
Vais-je sur mon chemin croiser Scylla-Tryphère ?

V, 190

LES COURONNES MOUILLÉES DE LARMES

Dites-moi, étoiles et Lune
Eclairant les amants,
Dis-moi, compagnon nocturne,
Le petit instrument
De mes orgies, regrette-t-elle
Auprès de sa chandelle
Mon absence en gémissant ?
Ou bien dort-elle avec un autre amant ?
Voilà ! je lui rapporte
Ces couronnes baignées de pleurs
Que je vais sur sa porte
Accrocher avec ces mots sortis de mon cœur :
« Pour toi Cypris qui guidas mes orgies,
Ma tendresse ci-gît ! »

V, 191

LE TRIPLE DON

A Zénophile, la Beauté
Est un doux présent de l'Amour.
Le feu dont sa couche est dotée
Est un cadeau de Cythérée
Et sa grâce est celui des Grâces.

V, 196

LE MIEL ET LE VIN

JUSQU'AU DERNIER SOUFFLE

J'en jure par les cheveux frisés de Timo
Par la chair parfumée de la belle Démo,
Qui trompe le sommeil, sur les amusements
Sensuels d'Ilias, par le feu vigilant
De ma lampe, témoin de toutes mes orgies,
Le souffle qui me reste est faible désormais :
Pourtant, ce souffle, Eros, est prêt à s'exhaler.

V, 197

LE CARQUOIS VIDE

Les boucles de Timo,
Le sourire si beau
D'Anticlée aux yeux pleins
D'une douce langueur,
Le suave parfum
Qui monte de l'entrée
De ma Demarion,
Les couronnes de fleurs
Fraîches de Dorothée,
Bref, ces merveilleux traits,
Sachez que d'autres cœurs
En seront bien frustrés
Car dans mon propre cœur
Ils ont tous pénétrés.

V, 198

LE VIEUX BATEAU

Jadis, Timarion était un fin vaisseau ;
Avec peine, aujourd'hui, on la voit sur les flots.
Elle est, telle une vergue sous un mât, tordue !
Ses cheveux sont autant de haubans détendus.

LE MIEL ET LE VIN

Les voiles de ses seins sont tombées et remuent :
Des rides s'y sont figées comme sur son ventre.
Dans la cale, de l'eau s'écoule de partout ;
Un roulis fait claquer ses malheureux genoux.
Ô toi, le misérable pris dans cette galère,
Authentique cercueil naviguant sur les mers,
Tu traverses vivant le fleuve des Enfers.

V, 204

CHANGEMENT DE DÉSIR

Je n'ai plus guère en moi la folie des garçons :
Car monter sur quelqu'un aimant à recevoir
Mais ne vous donne rien est propre à décevoir !
Et pour une aimée j'ai quelque tendre frisson.
« Une main lave l'autre ». Arrière, polissons,
Vos cuisses trop velues, je ne veux plus les voir !

V, 208

LES PHILTRES DE L'AMOUR

Mon ouïe est sensible aux chansons de l'amour;
Aux désirs mon œil donne en silence ses pleurs
Rien ne peut m'apaiser, ni la nuit, ni le jour :
Et les philtres, déjà, ont terrassé mon cœur.
Ô volages Amours, vous me cernez toujours !
Vous pourriez aussi bien vous envoler ailleurs !

V, 212

LE JOUEUR DE BALLE

L'Amour qui brûle dans mon sein
De jouer à la balle a toujours le besoin :
Aussi, Héliodore,

LE MIEL ET LE VIN

Il te lance mon cœur amoureux qui soupire.
Et comme un partenaire il veut que tu l'accueilles.
Si tu renvoies la balle ainsi que le désir,
Terrible infraction à la loi de ce sport
Je serais fort peiné, ma chère Héliodore !

V, 214

L'ÉPITAPHE*

Attribué aussi à Posidippe

Eros, pour ma Muse, je t'en supplie,
Viens éteindre le désir qui me lie
A Héliodore : je voudrais dormir !
Si tu ne fais rien, j'en fais le serment
Sur ton arc, ce pourvoyeur de traits,
Je ferai graver cette inscription :
« Vois, promeneur, un homme massacré
Par l'intense feu de la passion. »

V, 215

A APHRODITE

Méléagre te donne, ô Cypris qu'il vénère,
Sa lampe initiée aux nuits de ton mystère.

VI, 162

LE MESSAGE*

Vaisseaux marchands qui passez le détroit d'Hellé,
En accueillant au nord une brise subtile,
Si vous longez Cos et que vous voyez sur l'île
Phanion scrutant la mer, donnez-lui, ô navires
Le message qui suit : « Sur l'aile du désir,
Je viens vers mon aimée, par terre et non par mer. »

LE MIEL ET LE VIN

Si vous lui rapportez ces mots, je vous l'assure,
Sans perdre de temps, Zeus gonflera les voilures.

XII, 53

LA FUITE IMPOSSIBLE

Je voulais fuir Eros mais cet affreux marmot
Réussit dans la cendre à créer ce flambeau :
Fort chétif à vrai dire, il parvint cependant
A trouver ma cachette. Et le voilà jetant
Sur moi un peu du feu que sa main vient d'extraire :
Une flamme en jaillit et dévore ma chair !
Un immense brasier est issu du brandon,
Oh ! mon petit flambeau, terrible Phanion !

XII, 82

LA FEMME-FLAMBEAU

Eros, pour une fois,
N'a pas jeté ses traits
Et vidé son carquois,
Ni mis quelque brandon
Dans mon cœur éploré.
Il a tout simplement
Rapporté cette torche
Petite et vacillante,
Compagne assurément
Des Désirs les plus fous,
Une enfant de Cypris
Parfumée et brillante.
Or, Eros, d'un seul coup,
Me jeta dans les yeux
La pointe de sa flamme.
Ô Phanion, ô feu

LE MIEL ET LE VIN

Terrible de mon âme
Qui me brûle et me damne !

XII, 83

L'AMOUR CAPTURÉ

L'Amour ailé, oui l'Amour fut pris dans les cieux :
C'est Timarion qui l'a capturé par les yeux.

XII, 113

A L'ETOILE DU MATIN (II)

Etoile du matin, allons transforme-toi
En Etoile du soir et ramène en secret
Celle que tu me prends quand le jour se recrée.

XII, 114

AU VOLEUR !

Au voleur ! ah ! qui fut assez audacieux
Pour lutter contre Eros ! vite, allume les feux.
Mais j'entends comme un bruit ! c'est toi, Héliodore !
Ah ! reviens dans mon cœur, ô femme que j'adore !

XII, 147

INÉVITABLE !

Bien que sur toi
De vives ailes se déploient,
Que ton carquois
Regorge de ces mille traits
Qui visent bien,
Sache, Eros, que j'échapperai
Au feu malin :
Mon refuge sera la terre.

LE MIEL ET LE VIN

Or, tout est vain
Puisque le prince des Enfers,
Ce grand dompteur,
Subit les assauts téméraires
De tes ardeurs.

XVI, 213

SUR LA MER DES GARCONS

LA COURONNE DES JEUNES GENS

De tous ces jeunes gens, riche bouquet de fleurs,
Éros a composé, doux piège pour les cœurs,
La présente couronne, ô divine Cypris.
Et voici recueillis, Diodore, ce lis,
Asclépiade aussi, suave giroflée ;
Il a tressé de même une rose privée
D'épines répondant au doux nom d'Héraclite
Et Dion, comparable à quelque clématite e;
Il a tressé Théron, crocus aux cheveux d'or,
Le brin de serpolet, Ouliadès encor,
L'olivier Myiscos tout gonflé de jeunesse
Aux branches désirées qui sont une richesse.
Tyr, île fortunée... Au milieu des parfums,
Les enfants de Cypris naissent dans ce jardin.

XII, 256

Pris !

Moi qui jadis narguais mes proches amoureux,
Je me suis laissé prendre à ces funestes feux.
Puis Éros m'a mené jusque vers ton adresse
Avec ces mots : « Butin soustrait à la sagesse ».

XII, 23

JEUNESSE EST PASSÉE !

Héraclite était beau... quand il avait encor
La beauté des garçons. Or, jeunesse n'est plus.
Désormais, voyez donc cette chair trop velue,
Hostile à qui veut l'enfourcher.

LE MIEL ET LE VIN

Ne sois pas violent face à la vérité,
Ô Polyxinidos, car la Fatalité
Jusqu'en son cul arrive à se nicher.

XII, 33

TROP POILU !

Dire qu'Apollodote est un joli garçon,
Je ne le dirai plus ! De même le frisson
Que j'avais pour Théron est aujourd'hui tison.
J'aime l'amour subtil. Aussi les noirs étaux,
Je les laisse aux bergers qui montent les chevreaux.

XII, 41

EROS ET LES OSSELETS

Jouant aux osselets dans les bras de Cypris,
Eros, terrible enfant vient de jouer ma vie.

XII, 47

VAINCU !

Vois, sur le sol je suis effondré, humilié !
Tu peux, affreux démon, m'écraser de ton pied !
Par les dieux, ô malheur ! Je ne connais que toi !
Je sais quel est ton poids !
De même, j'ai perçu la force de tes flammes.
Mais il faut le comprendre,
Tu ne peux désormais incendier mon âme :
Ce n'est qu'un tas de cendre.

XII, 48

BOIRE POUR OUBLIER

Amant, bois pur ce vin :

LE MIEL ET LE VIN

Bromios endormira
Ton amour masculin
Car il verse l'oubli.
Bois pur le vin, remplis
Ta coupe et vide-la !
Rien de tel pour chasser
Les amoureux tracas.

XII, 49

REGRET

A la plus grande joie de l'équipage
Le Vent du Sud, tristes amants
Vient d'emporter celui que j'aimais tant.
Pour les vaisseaux et pour les flots du large
Et même pour le vent, quel bonheur éclatant !
Ah ! si j'étais dauphin !
C'est moi, moi seul qui t'accompagnerais
Vers l'île des Rhodiens
Où les garçons ont de si beaux apprêts.

XII, 52

PLUS BEAU QU'ÉROS !

Depuis qu'elle est éprise
D'Antiochos, chair exquise,
Cypris dit et redit :
« Éros n'est point mon fils »
Aussi noble jeunesse,
Soyez en allégresse,
Louez l'Amour nouveau,
Un Éros bien plus beau !

XII, 54

LE MIEL ET LE VIN

LES DEUX PRAXITÈLES

I

Dans le marbre pur de Paros,
Praxitèle fit cet Éros.
De son côté, ce joli dieu
Créa cette statue de chair
Lui donnant ses traits radieux
Et le surnommant Praxitèle.
Ainsi, le premier dans l'éther,
Et le second sur cette terre
Arbitres de la volupté
Sont devenus, car les Amours,
Au ciel et dans l'humanité,
Doivent gouverner sans détour.
Vous, les Méropes bienheureuses,
Vous avez nourri cet enfant,
Ce nouvel Amour triomphant,
Vous pouvez en être orgueilleuses.

XII, 56

II

Praxitèle sculpta une fort douce image
Une statue sans vie, muette expression
De la beauté. De nos jours, Praxitèle, autre mage
A sculpté dans mon âme, Éros, ce polisson !
Ce Praxitèle-là n'a rien de comparable
Au premier mais il a ce don bien supérieur :
Ne taillant pas la pierre il travaille les cœurs.
Ah ! que sa douce main modèle tout mon être !
Qu'il fasse un lieu d'Amour dans son bel intérieur !

XII, 57

LE MIEL ET LE VIN

UN SOLEIL

Tous les garçons dont Tyr est la nourrice
Ont un corps radieux.
Myiscos, ce soleil, pour moi, éclipse
Les astres dans les cieux.

XII, 59

PAREIL AUX CIEUX

Lorsque je vois Théron, je contemple les cieux :
C'est un astre vivant.
Mais quand l'immensité se présente à mes yeux,
Je ne vois que néant.

XII, 60

DEUX GARÇONS FATALS

Héraclite muet lâche un cri percutant
Mais avec son regard : « Oui, le céleste éclair
Je peux le consumer. » De son torse éclatant
Diodore me dit : « Je fais fondre la pierre
De ma peau si brûlante. » Ah ! que je désespère
Sur l'homme qui subit dans le même moment
Les yeux remplis de feu d'un bel adolescent
Et celui qui le brûle avec l'Amour ardent.

XII, 63

ENFANT À PROTÉGER

Si Zeus enleva bien le jeune Ganymède
Pour qu'il soit tout entier à son divin service,
Il faut donc, Myiscos, que je te vienne en aide
De peur que notre dieu en aigle te ravisse.

XII, 65

LE MIEL ET LE VIN

ABANDONNÉ À ZEUS

Charidamos, non, non, je ne veux pas de lui !
Et déjà le garçon croit servir le nectar
A Zeus. Je l'ai bien dit ! Je laisse à sa victoire
Le puissant roi du ciel. Moi, ce qu'il me suffit ?
Que l'enfant, en montant l'olympienne cime
Baigne ses pieds de pleurs, ce souvenir intime ;
Ensuite, ô Zeus, agis selon ta fantaisie !
Pourrais-je, malgré tout, goûter à l'ambroisie ?

XII, 68

PEUR DE ZEUS

Je combattrai Zeus s'il avait l'attention
De te ravir pour que tu sois son échanton.
Mais il m'a rassuré, Myiscos, maintes fois
Et m'a dit – « Je ne te lancerai point de traits,
J'ai pitié – Moi-même ai connu le désarroi. »
Voilà ses mots. Et pourtant, qu'une mouche vole
Je suis fou ! S'il mentait... Ah ! que je me désole !

XII, 70

INSOMNIE

Déjà la douce aurore !
Damis, qui n'a pas dormi de toute la nuit
Exhale un souffle encor
Pour avoir contemplé Héraclite, ses yeux,
De la cire lancée
Sur du feu ! Damis, réveille-toi, malheureux !
Vois-tu, je fus blessé
Par Éros comme toi – sur tes pleurs, je ne peux
Que des larmes verser.

XII, 72

LE MIEL ET LE VIN

EN CAS DE MALHEUR

S'il m'arrive malheur, ô Cléobule, moi
Qui demeure englouti par d'amoureux émois,
Moi qui suis faible, voilà ce que tu dois faire :
Au vin mêle ma cendre avant que l'on m'enterre,
Puis sur la stèle inscris – «Don d'Éros aux Enfers !»

XII, 74

CONFUSION

Non, sans son attirail favori, je veux dire
Sans son arc, ses ailes et son carquois,
S'il ne possédait pas les flammes du Désir,
Tu n'eus pas distingué, c'eût été difficile,
Le physique d'Éros de celui de Zoïle.

XII, 76

INTERVERSION

Si Éros n'avait point de traits et de carquois,
S'il portait la tunique étincelante et belle
Du tendre adolescent, alors mon Antiochos
Serait Éros et de fait, Éros Antiochos !

XII, 78

LE FEU QUI COUVE

Ô mon âme éplorée, pourquoi te consumer
De nouveau ? Et pourtant le mal se refermait.
Mon âme dévoyée, ne va pas, par les Dieux,
Ne va pas activer sous la cendre le feu !
A toi, l'évadée oublieuse des plaies vives
D'hier, je te préviens qu'une fois retrouvée,
Eros te punira, sois sûre, ô fugitive !

XII, 80

LE MIEL ET LE VIN

APPEL AU SECOURS

Vous, les cœurs abusés, amoureux fort aigris
Vous qui vous délectiez
De ce miel trop amer – le désir garçonier,
Donnez-moi, je vous prie
De l'eau fraîche, oui, de l'eau de neige et versez-la
Sur le cœur que voilà !
Sur Dionysios, j'ai porté mon regard.
Compagnons d'infortune,
Avant que mon corps par le feu ne se consume,
Eteignez sans retard !

XII, 81

LES YEUX MAUDITS

Mes yeux, ô maudits yeux, ô chiens jamais lassés
Par les beaux garçons, vous, mes yeux qui ne cessez
D'être couvert de glu, vous aimez de nouveau :
Et comme l'agneau, vous vous êtes laissé prendre.
Vous étiez ce tison qui couvait sous la cendre.
En toute liberté, vous vous laissez mener.
Allons, pourquoi pleurer, puisque vous revenez
Aussitôt vers l'aimé pour vous abandonner :
Alors consommez-vous, brûlez-vous doucement !
Éros n'est-il pas le rôtiisseur des amants ?

XII, 92

ATTENTION !

Diodore et son torse, Héraclite et ses yeux,
Dion et sa voix d'or, Ouliadès et son dos,
De l'un, ami, tu peux goûter la belle peau,
De l'autre savourer le regard plein de feu
Quant au dernier garçon, fais-en ce que tu veux...

LE MIEL ET LE VIN

Je ne suis pas jaloux ! Attention cependant !
Puisses-tu ignorer à jamais la beauté
Si sur mon Myiscos ton œil est insistant.

XII, 94

UN AMANT BIEN ENTOURÉ

Si tu es, Philoclès,
Le chéri des Désirs,
Et si tu es ensuite
Sous le charmant empire
Des suaves Charites
Puisses-tu dans tes bras
Serrer Diodoros,
Contempler le visage
Du fin Dorotheos,
Avoir sur tes genoux
Le joli Callistrate,
Laisser faire la main
Du merveilleux Dion
Qui touche à ton engin,
Cet arc qui vise bien ;
Puis entendre Théron,
En goûtant au baiser
Que te donne Philon.
Si Zeus te fait le don
De tous ces mets exquis,
Quel plat de beaux garçons
Va t'ouvrir l'appétit !

XII, 95

MÊME ZEUS...

De ses yeux, Myiscos a tiré sur mon cœur ;

LE MIEL ET LE VIN

Jusque-là des désirs j'ignorais la fureur.
Il me dit : « J'ai vaincu ta sagesse trop fière,
Je n'en ai que mépris ! » Épuisé par l'affaire,
Je lui répondis : « Il ne faut pas te surprendre,
Vois Zeus – de son Olympe, Éros l'a fait descendre. »

XII, 101

LE SEUL QUE JE REGARDE

La beauté que jamais mon regard ne conteste,
C'est Myiscos. Je suis aveugle pour le reste.
Il incarne pour moi l'univers tout entier.
Peut-être que mes yeux, experts en flatteries
Ne voient que pour complaire à ce cœur trop épris.

XII, 106

LA MENACE

Au beau Dionysos, ô Charites chéries,
S'il choisit mon amour, conservez la beauté
Pour quelque temps encor. Si l'enfant se mesure
A un autre et m'oublie, eh bien ! qu'il soit jeté,
Le visage flétri, au milieu des ordures.

XII, 107

LE FEU QUI BRÛLE

Le beau Diodoros, charmeur de la jeunesse,
Le voilà prisonnier du regard téméraire
De Timarion aux flèches douces-amères.
Il est étrange de voir un feu qui se laisse
A son tour dévoré par un feu qui prospère.

XII, 109

LE MIEL ET LE VIN

LE BEL AMI

Sa beauté ressemble à l'éclair
Et ses yeux sont de la lumière :
Eros n'a-t-il pas fait présent
Du feu du ciel à cet enfant ?
Myiscos, toi qui fais jaillir
Pour nous le rayon des désirs
Que ta clarté sur cette terre
Soit un signe que je vénère.

XII, 110

LE CŒUR ET LA RAISON

– Qu'il en soit ainsi, donne-moi le feu !
– N'aie pas peur, vive la fête et le jeu !
– « La fête et le jeu », ami, où cours-tu ?
– L'Amour n'est point raisonnable, eh, le feu !
– Mais où sont donc tes résolutions ?
– De la sagesse il n'est plus question.
Zeus lui-même, sais-tu, le plus grand de nos dieux,
Ne devint-il pas fou en raison de ce feu ?

XII, 117

Ô BACCHUS...

Ô Bacchus, ta folie, je m'en vais la porter,
Juré ! Mène le Cômpos, ô divinité,
Guide mon pauvre cœur ! Toi qui est né du feu,
Tu te plais à ce feu que l'on nomme l'Amour.
De nouveau, te voilà surpris à malmener
Ton humble suppliant. Traître comme toujours,
Tu dis que tes orgies doivent être voilées :
Or, mes propres excès, tu veux les révéler.

XII, 119

LE MIEL ET LE VIN

UN GARÇON FOUDROYANT

Ô Charites aimées, depuis qu'entre vos mains
Vous avez serré le bel Aristogoras,
Sa parole est exquise et son corps plein de grâce.
Et son œil est chantant quand il ne parle pas.
Vient-il à s'éloigner, tel le plus grand des dieux
Du plus haut de l'Olympe, il sait bien depuis peu
Utiliser la foudre et m'envoyer ses feux.

XII, 122

UN SONGE

Le rêve d'une nuit :
Riant, un bel adolescent
S'était couché bien tendrement
Au beau milieu du lit.
Il n'avait pas vingt ans.
Hélas ! Ce rêve s'est enfui.
Mais j'en suis toujours amoureux !
Et je brûle de mille feux
Quand la nuit, je fixe mes yeux
Sur ce rêve impossible.
Ah ! ma pauvre âme, assez d'illusions,
Ne cherche plus ta cible
Et bannis ces vaines sensations.

XII, 125

LES NUITS BRÛLANTES

Je me promenais à midi
Quand survint le bel Alexis.
L'été vibrat dans ses cheveux
Et par deux fois, je m'embrasais !
Ce fut d'abord les feux d'Hélios,

LE MIEL ET LE VIN

Ensuite, Éros jeta ses traits...
Or, si la nuit calma les uns,
Les autres, jusqu'au clair matin,
Ne cessèrent de s'enflammer.
Aussi pour moi, point de repos
Car mon sommeil est animé
Par l'obsession d'un flambeau
A l'image de la beauté.

XII, 127

NOUVEL AMOUR

Syrinx des chevriers, ne livre plus tes chants
Pour le plaisir de Pan, le monteur de chevrettes.
Et toi lyre, à ton tour, toi, l'instrument-prophète
L'instrument d'Apollon, ne loue plus Hyacinthe,
Celui dont le laurier pur, vierge ornait la tête.
A un moment, Daphnis devint le préféré
Des Oréades, une époque où Hyacinthe
Avait cette beauté que mon cœur vénérât.
C'est Dion maintenant qui connaît mon étreinte.

XII, 128

IL EST BEAU !*

J'ai dit et je redis – « Il est beau, il est beau ! »
Je le répéterai – « Bien sûr, Dosithéos
Illumine nos yeux. Je ne l'ai guère écrit
Sur l'arbre ou sur le mur le seul mot que je crie.
Non c'est au fond du cœur que l'Amour se blottit.
Ne croyez pas celui qui fait un démenti.
Je le jure par toi, démon, je ne mens point,
Je dis la vérité ! Allons, je le sais bien ! »

XII, 130

LE MIEL ET LE VIN

LA SOIF INASSOUVIE

J'étais fort assoiffé en plein cœur de l'été,
Soudain, j'ai embrassé la bouche d'un garçon :
Il était, je l'avoue, d'une grande beauté.
Enfin désaltéré d'une belle façon,
Je lançai à Zeus – « Le baiser de Ganymède,
Serait-ce par hasard la liqueur du nectar ?
Car, vois-tu, ô Zeus, quand à mon baiser il cède,
C'est le doux miel de son âme que je crois boire. »

XII. 133

LE CRI DU COQ

Maudit coq, il suffit !
Au-dessus de mon lit
Tu viens pousser ton cri
Bien qu'il fasse encor nuit,
Que j'aie ce garçon-ci
Que j'aime sans souci.
Allons donc, c'est ainsi
Que tu me remercies
De t'avoir bien nourri !
Ô coq, je le redis,
Ne chante plus ! Compris ?

XII, 137

ARROGANCE

Qu'entends-je par Cypris ? Ce sont là des paroles
Qu'un dieu n'eût pas jetées ; que ton audace est folle !
Ainsi donc, tu prétends que Théron n'est point beau ?
Répète-moi cela ! Tu nous jettes ces mots
Sans craindre un seul instant la divine vengeance ?

LE MIEL ET LE VIN

Mais l'âpre Némésis a mis au pilori
Ce causeur sans cervelle, exemple d'arrogance.

XII, 141

EROS QUI PLEURE !

Ô pirate des cœurs, je te surprends en larmes ;
Tu as mis au rebut ton arc et ton carquois ;
Tes ailes, je le vois, sont avachies : pourquoi ?
De ses yeux Myiscos a fait tomber tes armes
Et brûler ton regard. Tu souffres sans répit.
Tu apprends aujourd'hui les douleurs que tu fis.

XII, 144

LE CHARME ET LA DOULEUR

Quel merveilleux enfant
Que Myiscos ! Si gai,
Si plaisant, si charmant.
Et qu'il est beau, ma foi !
Impossible, je crois
De ne pas l'adorer
Même si, quelquefois
Il me fait bien pleurer :
Mais à toute douleur,
Il faut le rappeler,
Se mêle la douceur.

XII, 154

L'AMOUR FOU

C'est à toi Théoclès que je fus confié,
Volonté de Cypris ! Me voici à tes pieds,
Couché, nu, au milieu d'une terre étrangère,

LE MIEL ET LE VIN

Amené par Éros aux sandales légères.
Ah ! que je voudrais croire en ta belle amitié.
Or je suis repoussé ; tu ne veux pas plier
Malgré le temps, malgré tous les signes donnés
De ma sagesse. Ami, il faut avoir pitié.
A ton verdict, ô dieu, je suis abandonné.

XII, 158

L'HIVER ET LE PRINTEMPS

Ami, c'est à toi qu'est liée mon existence;
Je ne respire encor que grâce à ta présence.
Et ces yeux, Myiscos, ces yeux, qui même au sourd
Font entendre leur chant... Et tes sourcils, amour,
Ce tracé lumineux. Si ton regard est dur,
C'est l'hiver que je vois. Que ton œil s'éclaircisse,
Et voilà le printemps et son charme d'azur.

XII, 159

LE MIEL ET LE VIN

Il est exquis de mélanger
Le miel si doux au vin léger,
Comme il est suave d'aimer
Quand soi-même on a la beauté.
Prenons l'exemple d'Alexis, l'amant
De Cléobule aux fins cheveux
Dont les amours ont le goût si troublant
Du vin mêlé au miel des dieux.

XII, 165

LA TEMPÊTE DE L'ÂME

La fête se termine car Éros,
Le dieu des beaux chagrins, m'est apparu

LE MIEL ET LE VIN

Déclenchant la tempête, ô Myiscos.
Le Désir, ce vent, fait rage bientôt.
Viens mon aimé, sur le rivage accours,
Repêche-moi, je suis ce matelot
Egaré dans l'océan de l'amour.

XII, 167

NOUVELLE ÉPREUVE

A l'aide ! Je suis à peine remis
De cette traversée première
Que le fourbe Éros me saisit
Dès que je mets le pied à terre.
Telle une grande flamme, il m'a fait découvrir
Un garçon gracieux. Je le suis à la trace,
J'aime sa vision que mes lèvres embrassent.
Pourquoi diantre survivre à la mer ennemie
Si c'est pour traverser les vagues de Cypris.

XII, 84

NAUFRAGE SUR TERRE

Buveurs, accueillez-moi : je reviens de la mer :
Je suis le survivant des flots et des corsaires.
Or, je meurs une fois arrivé sur la terre.
Je quittais le vaisseau quand je vis un garçon :
Je le suivis malgré moi, saisi de frissons,
Je courus le cœur plein, non de vin mais de feu.
Mes hôtes, aidez-moi je viens vous en prier !
Aidez-moi par le nom d'Éros hospitalier,
Je me meurs ! Sauvez-moi ! Je supplie l'amitié.

XII, 85

LE MIEL ET LE VIN

CHOIX

Cypris jette les feux de l'amour féminin,
Éros, lui, pourvoit au désir masculin.
Qui dois-je préférer ? La mère ou bien l'enfant ?
Cypris me dit : « Pour toi, Éros est triomphant. »

XII, 86

LA GRIFFE D'AMOUR

Le malheur a touché mon cœur !
Oui, l'ongle d'Éros m'a griffé ;
Puis l'enfant m'a apostrophé :
« Tu replonges dans l'aventure
De cette charmante blessure,
Toi qui retrouves le désir
Grâce à mon feu doux et terrible. »
Depuis, je suis féru de belle adolescence :
J'ai revu mon aimé, la fuite est impossible
Comme la résistance.

XII, 126

JE T'AVAIS PRÉVENUE...

Mon âme, par Cypris, je t'avais prévenue :
« A voler si souvent à l'entour de la glu,
Tu courras à ta perte ! » Ah ! je l'avais crié...
Et voilà, tu es prise ! À quoi bon délier
Tes chaînes puisqu'Éros par les ailes te tient.
Il t'a jetée au feu, t'arrosant de parfums
Ne te désaltérant que par tes chaudes larmes.

XII, 132a

LE MIEL ET LE VIN

L'IMPRUDENCE

Mon âme de douleur, tu souffres par le feu
Puis le souffle revient, tu revis peu à peu.
Des pleurs ? En nourrissant Éros, sache-le bien,
Tu nourrissais ton mal. Or de tous ces bons soins,
Vois la conclusion : tu vois tomber sur toi,
(Et tu l'as bien cherché !), le feu comme le froid.
Accepte ta douleur, ce feu du miel ardent,
Souffrance résultant de ton acte imprudent.

XII, 132b

ATTIRANCE*

Héraclite, l'aimé vivant dans la cité
De Magnésie n'a pas de roches aimantées :
Non, il sait m'attirer par sa seule beauté.

XII, 152

LES FLOTS PRINTANIERIS*

Mon amour, Diodore est pareil aux orages
Du printemps quand il vogue en des flots incertains.
Tantôt tu me fais voir la pluie et ses ravages,
Tantôt un ciel plaisant ; ton regard est serein
Et tu te laisses faire... Or, moi, vois-tu je nage
Dans la mer déchaînée où éclate l'orage.
Redevons amis ou alors, au contraire,
Voguons je ne sais où sur la vague en colère.

XII, 156

LA MER DES GARÇONS

Sur le vaisseau c'est Cypris qui gouverne :
Eros tient la barre d'une main ferme :

LE MIEL ET LE VIN

Son gouvernail n'est autre que mon âme.
Le Désir souffle et puis voici l'orage
Et dans la mer des garçons, je surnage.

XII, 157

LE BLANC ET LE NOIR

Cléobule est une fleur
D'une agréable blancheur.
Sôpolis, à ses côtés
Est une sombre beauté :
Tous deux sont les porte-fleurs
De la sainte Cythérée
Et c'est ainsi qu'ils m'attirent.
Je vais donc entrelacer
Comme Éros vient de le dire
Blancheur et obscurité.

XII, 165

*LA BEAUTÉ QUI NE DURE...**
Attribué aussi à Straton de Sardes

De ta grande beauté, tu me parais bien fier.
Mais la rose fleurit, mon aimé, le sais-tu ?
Et dès qu'elle est fanée, on la jette au rebut.
La fleur et la beauté ne durent qu'un moment
Victimes qu'elles sont de la hargne du temps.

XII, 234

*AVANT LE DÉCLIN**
Attribué aussi à Straton de Sardes

Si ta beauté vieillit,
Dis-le avant qu'elle n'ait fui.

LE MIEL ET LE VIN

Si elle parvient à se prolonger,
Sache donc nous la faire partager.

XII, 235

LA PERLE DE LA COURONNE

De sa couronne ou de Denys
Où lui-même est un lis,
Lequel est le plus beau ?
C'est Denys en un mot.

V, 142

LES SERMENTS ROMPUS

Nuit, et toi, lampe, vous êtes les seuls témoins
De nos serments : lui, jurait de m'adorer sans fin ;
Moi, je voulais ne le quitter pour rien au monde.
Or, pendant que toi, lampe, tu vois ses catins,
Lui prétend que ces mots sont rédigés sur l'onde.

V, 8

LA DÉTENTE*

Attribué aussi à Nicandre

Ô fin joueur de lyre,
Je veux tout comme toi
Ne promener mes doigts
Que sur ton divin corps :
En haut caresser fort,
Au milieu, donner du plaisir.

V, 99

DÉDICACE À DIOCLÈS

Je suis la coronis, je signale la fin

LE MIEL ET LE VIN

De tous ces manuscrits dont je suis le gardien.
L'auteur qui rassembla dans un unique ouvrage
L'ensemble de ces vers a pour nom Méléagre.
Voici pour Dioclès le plus durable hommage :
Ces quelques fleurs tressées formant une couronne ;
Et moi toute enroulée, je partage ce trône
Au moment où s'achève un savoir qui fleuronne.

XII, 257

LE PRINTEMPS
et autres pièces

LE PRINTEMPS*

Le vent souffle et l'hiver enfin s'esquive :
Et le souriant printemps nous arrive ;
Sur le sol d'hiver pousse l'herbe vive.
Sur l'arbre, des bourgeons poussent aussi ;
Une rosée recouvre la prairie ;
La rose s'épanouit, radieuse ;
Le matelot navigue sur la mer
Avec des vents qui ne sont plus contraires ;
Le pâtre joue sur sa flûte joyeuse ;
Le vigneron à la belle couronne
Loue Bacchus dans la vigne qui fleuronne.
Si le champ est fleuri, si l'arbre est beau,
Si la flûte taquine le berger,
Si le marin navigue sur les flots
Si le vin suave nous rend léger,
Si l'allégresse anime les troupeaux,
Si l'abeille est robuste et travailleuse,
Si l'oiseau chante d'une voix heureuse,
Pourquoi diantre ne chanterai-je point
Moi aussi le printemps qui nous revient ?

IX, 363

A LA SAUTERELLE

Rêve de mes amours, ô consolation,
Sauterelle, ô musique, ô Muse de nos champs,
Dont les ailes frottées sont un aimable chant,
Continue pour moi-même à faire ton discours ;
Apaïse, je t'en prie, mon cœur maussade et lourd.
Offre-moi ta chanson pour mentir à l'amour.

LE MIEL ET LE VIN

Ô ami, offre-la : si tu me fais plaisir,
Je te cueillerai dès que l'on verra sourire
La lumière de l'aube, une touffe de thym
Et la douce rosée, offrande du matin.

VII, 195

A LA CIGALE

Ô cigale bavarde, une fois enivrée
De gouttes de rosée, tu reviens nous livrer
Une chanson rustique au milieu du désert.
Ton corps noir haussé sur une tige, tu tires
Par tes pattes aidé, le bel éclat d'un son
Qui ressemble à celui que diffuse la lyre.
Amie, dis ta chanson aux nymphes des forêts
Réplique par ce chant, ce vacarme instauré
Par Pan : je chercherai pendant ce temps la paix,
Enfin libre d'Eros, sous le feuillage épais
D'un platane où, tranquille, je dormirai.

VII, 196

LE LIÈVRE

J'étais un lièvre agile aux fort longues oreilles :
A ma mère arrachée, c'est la douce Phanion
Qui s'occupait de moi quand j'étais nourrisson :
D'elle je reçus tant de ces fleurs printanières
Que j'oubliai le temps passé près de ma mère.
Or, voilà que je meurs, trop nourri, plein de graisse :
Je fus enterré près du lit de ma maîtresse
Afin que, chaque nuit, sans jamais se lasser,
Elle voit la conclusion de tous mes excès...

VII, 207

LE MIEL ET LE VIN

ARÈS FURIEUX

Qui déposa dans mon temple de tels trophées
Qui sont à mon avis de plus sinistre effet ?
Je ne vois accrochés ni lances altérées
Ni casques abîmés, ni boucliers sanglants.
L'armement est tout neuf, superbe, rutilant !
C'est un don de l'Hymen, non d'un combat brutal ;
Ah ! qu'elle orne plutôt la chambre nuptiale !
Dans l'enceinte sacrée d'Arès, dieu de la guerre
Je veux qu'un sang humain dégouline du fer.

XVI, 163

LE BŒUF DU SACRIFICE

Zeus, maître du ciel, vois ce bœuf qui te supplie
Devant le sombre autel de défendre sa vie !
Rejeton de Cronos, sauve-le sur-le-champ !
Ne fus-tu pas toi-même un taureau, dieu puissant,
Toi qui ravis Europe et devins son amant ?

IX, 453

SUR UNE STATUE DE NIOBÉ

Niobé, fille de Tantale, entends ma voix
Qui narre tes malheurs !
Dénoue ta chevelure, ensuite, écoute-moi !
Toi, pour qui la fureur
Des flèches de Phébos engendra des garçons,
Hélas ! ils ne sont plus...
Mais que se passe-t-il ? Funeste vision !
Tes filles que l'on tue...
L'une tombe à genoux de cette pauvre mère ;
Une autre dans ses bras ;
Une autre sur son sein, une autre sur la terre ;

LE MIEL ET LE VIN

Etranglée par l'effroi,
Une autre s'est jetée devant ces mille traits ;
Une autre est effarée,
Puis touchée en plein cœur ; regardant la lumière,
L'œil d'une survivante.
Ô toi, qui parlais tant, ah ! malheureuse mère !
Tu n'es plus qu'une pierre,
Figée dans le silence et figée dans ta chair.

XVI, 134

PRÉFACE DE LA COURONNE

A qui destines-tu, ô ma Muse chérie
Tous ces vers composant la corbeille de fruits ?
Mais qui donc a tressé cette belle couronne ?
Méléagre est l'auteur de ces tresses multiples,
Offerte au souvenir de l'illustre Dioclès.
Il l'a doté des lis rougeoyants d'Anyté ;
De même il a cueilli les lis blancs de Moiro ;
Quelques fleurs de Sappho avec parcimonie,
Mais ce sont des roses... Outre roses et lis,
Il a pris d'Erinna le safran et choisi
Les plus beaux des narcisses pour Mélanippide,
Des Narcisses jaillis en hymnes délicats ;
Il n'a pas oublié l'iris de cette femme
Dont l'amour amollit les tablettes de cire,
Je veux dire Nossis ; l'hyacinthe d'Alcée,
La marjolaine de Rhianos, le solennel
Lierre de Léonidas, le laurier obscur
De Samios et le pin touffu de Mnésalkès ;
Du saule de Pamphile il a coupé les branches
Avant de les lier à ceux du peuplier
De Tymnés ; de même, il a cueilli la violette
Aux teintes prononcées : celles de Démagète ;
Puis l'euphorbe d'Eudème épanoui près des mers ;
Le myrte éblouissant de Callimaque au miel
Amer ; il a tressé le raisin d'Hégésippe
Et de Persès la canne au suave parfum ;
De même, il a choisi la pomme pour Diotime ;
Pour Ménécrate il a choisi une grenade ;
Les rameaux de myrte important à Nicérète ;
L'ache pour Parthénis ; le térébinthe sied
A Phaennos ; de la sainte moisson des Muses,

LE MIEL ET LE VIN

Il a, pour Bacchylide, offert de blonds épis ;
Pour Simonide il a cueilli de douces grappes ;
Et pour Anacréon, ô breuvage onctueux,
Il a pris, en pensant à sa noble élégie,
La nigelle sauvage ; offert à Archiloque
Une acanthe cueillie dans son jardin fleuri ;
Pour Antipater, le troène phénicien ;
Et pour ce Polyclète, une fève pourprée ;
Pour Alexandre encor des pousses d'olivier ;
De même, il a puisé dans le champ d'Hédyllos,
De Posidippe, de Sicélide des fleurs
Ecloses par le vent ; pour le divin Platon,
Il a choisi l'éclat noble du chrysanthème ;
Il a, pour Aratos, contemplateur des cieux,
Détaché les bourgeons d'un palmier radieux,
Avant de les lier au serpolet dont j'orne
Théodoridas, au lotus de Chérémon,
A l'œil-de-bœuf qui sied fort à Antagoras,
Au poirier de Simias, au phlox de Phédimos,
Aux bleuets de Phantias, à tant de fleurs divines
Si peu connues encor ; n'oublions pas sa propre muse,
De jeunes giroflées.

Voici l'offrande faite
A tous mes bons amis, une couronne née
Du verbe des Muses, une couronne enfin,
Léguée aux amoureux de la vraie poésie.

Anth. Pal. IV

ÉPITAPHES

ADRESSE À HÉRACLITE

- Moi, Héraclite, je suis fier d'avoir trouvé
La sagesse et de m'être tout seul élevé.
- Certes ! mais je crois que bien servir la patrie
Est meilleur qu'une vie sagement accomplie.
- Ah ! je suis un cactus épineux et je laisse
Les Ioniens, ces gens fort peu recommandables
A leurs vils aboiements.
- C'est charmant ! et pourtant, tu leur es redevable.
- Ah ! promeneur, va-t-en !
- Ne sois donc pas méchant !
- Non, tu risques d'entendre un verbe encor plus cru !
- Ephèse, malgré tout, t'adresse son salut !

VII, 79

LE TOMBEAU D'ERINNA

Ô abeille au doux chant,
Erinna butinait chez les Muses fleuries,
Quand Hadès, dieu méchant,
La ravit pour l'hymen. Or, cela fut écrit
Dans les vers que voici :
« Le dieu des enfers que mène la jalousie ! »

VII, 13

EPITAPHE D'ANTIPATER DE SIDON

Stèle, que signifie ce coq à l'œil si noir
Qui saisit dans sa patte un rameau de victoire ?
Que signifie encor l'osselet renversé ?
Contiens-tu quelque roi glorieux au combat ?

LE MIEL ET LE VIN

Mais pourquoi si pauvre est la tombe que voilà !
C'est celle d'un pauvre éveillé par un oiseau.
Or le sceptre gravé est bien celui d'un roi !
Serais-tu plutôt d'un athlète le tombeau ?
Mais pourquoi l'évoquer avec un osselet ?
Ah ! je devine enfin ! la palme que voici,
Mais c'est la patrie des arbres de Phénicie,
Tyr aux charmants enfants ! et cet oiseau, ma foi !
Il veut dire que l'homme avait fort belle voix,
Qu'il était le premier dans la chose d'amour
Et bon poète aussi. Notre sceptre serait
Un signe d'éloquence. Enfin, cet osselet
Nous apprend qu'il mourut d'une chute, enivré.
Symboles, voilà tout ! et son nom, s'il vous plaît ?
Voyons ! lisons les mots gravés sur cette pierre :
C'est un enfant aux grands aïeux : Antipater.

VII, 428

ÉPITAPHE D'UN MODESTE

Aisigénès ne fut jamais, ô terre mère,
Un fardeau : à ton tour de lui être légère.

VII, 461

ÉPITAPHE DE CHARIXÉNÈS

Revêtu de la chlamyde, ô Charixénès
Tu fus ravi par le redoutable Hadès !
Même une pierre eût pu gémir quand des garçons
De ton âge, en hurlant portaient ton pauvre corps.
C'était un chant de deuil, non pas une chanson
D'hymen que criaient tes parents : « Funeste sort
Que d'être ainsi privée de mon espoir suprême !
Vain enfantement ! Parque, stérile toi-même,

LE MIEL ET LE VIN

Mon amour maternel, au vent tu l'as livré !
A tous ses compagnons, il reste le regret ;
A ses parents, le deuil ; et quant aux inconnus,
Ils auront sur ta mort une pensée émue.

VII, 468

TOMBEAU D'UN SAGE

– Comment te nommes-tu ? Qui est ton père ?
– Philaulos, le fils d'Eucratidès.
– Dans quelle contrée as-tu vécu ?
– A Thria où j'ai connu la sagesse
N'ayant jamais à pousser la charrue.
– Es-tu mort victime de la vieillesse ?
– Je suis allé de plein gré chez Hadès
En m'enivrant sans la moindre tristesse.
– Bref, que la terre te soit légère, ami,
Toi dont la vie s'unit avec l'esprit.

VII, 470

ÉPITAPHE D'UNE JEUNE MARIÉE

C'est la mort qui dénoua ta vierge ceinture,
Ô Kléarista ! quelle affreuse aventure !
Les flûtes de la nuit chantaient avec ferveur
L'éclat de l'hyménée et sa douce douleur.
On fermait bruyamment la chambre nuptiale.
Or lugubre est le chant des flûtes matinales.
Le chœur joyeux a fait place à de lourds sanglots
Et le feu rutilant du nuptial flambeau
Eclairant dans la nuit les rideaux de ta couche
Te montre le chemin qui s'achève au tombeau.

XI, 352

LE MIEL ET LE VIN

PAN TRISTE

Moi Pan, le dieu aux pieds cornus,
Je vous dis adieu, ô chèvres amies,
Et vous, montagnes, je vous fuis
Car guilleret je ne suis plus !
Le beau Daphnis que j'aimais tant
Est mort ! je crois qu'il grand temps
Pour moi d'habiter la cité.
Qu'un autre dieu vienne chasser.
Moi, je n'ai plus de volonté.

VII, 535

EPITAPHE DE MÉLÉAGRE (I)

Être ailé, pourquoi l'épieu ? Pourquoi la peau
De sanglier ? Qui se trouve dans ce tombeau ?
Je ne suis pas Eros : l'Amour ne rôde point
Chez les morts ; et ce n'est pas non plus Himéros :
Il ne sait pas gémir. Et ce n'est pas Chronos
Aux pieds légers ! non, non, il est beaucoup trop vieux
Et ton corps est celui d'un homme encor fougueux.
J'ai compris ! dans la tombe un sage est enfoui.
Et toi, discours ailé, tu dis le nom du mort.
Artémis t'a comblé du présent inouï
Du sérieux, du plaisant en te donnant encor
La gloire de signer des poèmes d'amour.
Méléagre est ton nom : c'est celui d'un héros ;
D'où l'attribut qu'on voit gravé sur le tombeau :
La chasse au sanglier. Sois heureux près d'Hadès,
Toi qui mêlas si bien l'humour et les bons mots,
La Muse, l'Amour en une seule sagesse !

VII. 421

LE MIEL ET LE VIN

ÉPITAPHE DE MÉLÉAGRE (II)

Pas de bruit, étranger qui passes par hasard !
Ici dort du sommeil du juste un bon vieillard.
Il sut concilier la douce fantaisie,
Eros et ses douleurs comme la Poésie.
Tyr adopta ce fils d'Eucratès ; Gadara
L'Attique l'engendra ; puis Cos le vénéra
Quand il fut chargé d'ans. Non, ne t'étonne point
Que je sois un natif du pays syrien :
Le monde est notre unique patrie, vois-tu !
Et c'est d'un seul Chaos que tout homme est issu.
J'ai composé ces vers, moi qui ai tant vécu,
Auprès de ce tombeau qui, bientôt, sera mien :
Lorsque l'âge nous plie, on est près de la fin.
Cessons de causer, ah ! vieillesse ! Salue-moi,
Si tu veux un beau jour râler comme un ancien.
Ô Syrien, « Salam » ; toi, le Phénicien
Je te dis « Audonis » ; ensuite, toi l'Hellène,
Un seul mot : « Kharié ». Et toi, réponds de même !

VII, 417, 418 et 419

RÉMINISCENCES

Dans cette rubrique, le traducteur redevient poète en livrant ces quelques sonnets où il s'est efforcé de retrouver l'esprit du Syrien et la couleur si particulière de son style.

SUR DES AIMÉS

I

Je vénère Myiscos à la blondeur de miel ;
Je me pâme devant Cotys dont la prunelle
Me paraît une étoile offerte par le ciel ;
Je loue Diodoros que Palmyre ensorcèle

Et que recueille Tyr, la cité favorite
Des garçons indolents. Quant au jeune Hippolyte,
Sous l'auspice d'Eros, je lui célèbre un rite :
Il allie une chair brunie et parfumée

A l'ivresse bleutée du nordique frisson.
Ce raisin presque mûr mérite d'être aimé :
Je voudrais le cueillir avant d'être fumée...
Ah ! si ce Ganymède était mon échanson !

II

Le temps s'évanouit sur ton visage d'or
Le jour, tu es soleil, la nuit, étoile fine ;
Tu resplendis, vainqueur des méandres du sort,
Aimant au gré du vent soulever ta poitrine.

Tu es cet Adonis que l'hiver assassine,
Hyacinthe blond-bouclé ou Narcisse qui dort,

LE MIEL ET LE VIN

Endymion égaré près des sources câlines
Où la nymphe intrigante ignore mon essor...

Ta ville : Tyr la brune au parfum sémitique ;
Ton dialecte pur : une étrange musique
Hantée par l'Orient des saveurs ambiguës.

Et je te vois marchant au milieu des colonnes
Toi que seul je distingue au sein de la cohue,
Regard furtif briseur des destins monotones.

DEUX ÉPITAPHES POUR MÉLÉAGRE

I

Mon aube : Gadara ; mon après-midi : Tyr,
Mon soir : l'île de Cos. Je vécus, ô passant
Le jour après le jour, infiniment martyr
D'Eros aux traits aigus qui brûle notre sang.

J'aimais à méditer avant que de partir
Tresser une couronne à l'amour oppressant
Dont le brasier ne peut jamais nous divertir
Tellement il nourrit un espoir incessant.

Mais quelle frénésie pour l'être qui se pâme
Devant le jeu mutin d'une lèvres féline,
Le parfum d'hétaïre ou la moue masculine !

Or, Cypris est témoin : la fantaisie de l'âme
Réplique au temps qui passe et qui vous assassine
Quand elle se confie au gré d'une épigramme.

LE MIEL ET LE VIN

II

Etranger,
Vois ici le tombeau d'un charmant compagnon
De Bacchus et de Pan qui nargue l'Achéron.
Sur ma lèvre est passé le souffle impétueux
Du Désir orgiaque et j'ai senti les feux

D'Eros, l'affreux marmot qui fulmine en tous lieux.
Mais si je fus tenté par le brûlant daimon
D'un corps voluptueux, apprends, par les Dieux,
Que je parvins à la cime de l'Hélicon.

Oui, je me suis nourri des feux de la thiase
Avant de confier aux tablettes de cire,
Les noms et les bienfaits de mes amis d'extase

Dont la grâce effleura mon âme syrienne.
Hélas, en plein banquet, Parque vient de m'occire :
Et chez Hadès, point de baisers qui me conviennent !

BIBLIOGRAPHIE

EDITIONS CRITIQUES DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE

– *Anthologie grecque*

1. Anthologie Palatine : Tomes I-XII (sauf tome IX, livre X), (Paris, Collections des Universités de France, édition complète établie de 1928 à 1992).

2. Anthologie de Planude (texte et traduction par R. Aubreton), Paris, CUF, 1980).

– *Anthologia Graeca* (Beckby), E. Verlag, Munich, 1958.

– *The Greek Anthology, Hellenistic Epigrams* (A.S.F. Gow et D.L. Page), Cambridge University Press, 1965.

I. Introduction, textes, index.

II. Commentaires et index.

– *The Greek Anthology. The Garland of Philip* (A.S.F. Gow et D.L. Page), Cambridge University Press, 1968

I. Introduction, textes et traduction anglaise, index

II. Commentaires et index

– *Further Greek Epigrams*, ed. by D.L. Page, Cambridge University Press, 1981. 1 volume, textes grecs seuls et commentaire.

TRADUCTION FRANÇAISE

– R. Chopin : *Choix d'épigrammes grecques traduit en vers français*, Paris, 1857.

– F. Dehèque : *Anthologie grecque, traduite sur le texte publié d'après le manuscrit palatin par Fr. Jacobs, avec des notices sur les poètes de l'Anthologie*. Paris, Hachette (2 vol.), 1863.

– M. Rat : *Anthologie grecque*, Paris, Garnier, 1938 et 1941.

I. Epigrammes amoureuses et votives suivies de l'Appendice planudéen.

II. Epigrammes funéraires et descriptives.

LE MIEL ET LE VIN

- D. Buisset : *La Couronne de Méléagre*, Paris, Orphée la Différence, 1990.
- D. Buisset : *La Couronne de Philippe*, Paris, Orphée la Différence, 1993.

OUVRAGES SUR MÉLÉAGRE ET L'ÉPIGRAMME

- G. Ouvré : *Méléagre de Gadara*, Paris, 1894.
- E. Bignone : *L'Epigramma greco*, Bologne, 1921.
- S.F. Gow : *The greek Anthology, sources and ascriptions*, Londres, 1958.
- *L'Épigramme grecque, Entretiens Fond. Hardt, XIV*, Vandœuvres-Genève, 1967
- R. Aubreton : La tradition manuscrite des épigrammes de l'Anthologie grecque, *Revue des Etudes anciennes*, 70, 1968.
- Laurens : *L'Abeille dans l'ambre, célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris, les Belles Lettres, 1989.
- Cameron : *The Greek Anthology : from Meleager to Planudes*, Oxford, 1993.

LE MIEL ET LE VIN

Table des matières

Méléagre, l'homme et l'œuvre,
Tentative de biographie.....3

BELLES ET COURTISANES

Le rêve suffit*14
Faiblesse*14
Psyché et Eros14
Le bain de feu*14
Glu et feu.....15
La bonne excuse*15
Le nom dans le vin16
Au feu !16
Préférence16
La couronne16
Les parures inutiles17
Les quatre Grâces17
La couronne et la chevelure*17
Cadeau de la Grâce18
Les moustiques.....18
Le messager18
L'âme de mon âme19
La mer des amours19
La griffe19
Le rival juif19
Le dard de l'Amour.....20
A la lampe20
A la Nuit.....20
La coupe et l'âme.....21
A l'étoile du Matin (I)21
La jalousie22
Après l'orgie22
Feu et eau22

LE MIEL ET LE VIN

Le signalement de l'Amour	23
Eros aux enchères !	23
Le loup dans la bergerie	24
Le feu, le fer et l'eau	24
Pas clair du tout !	25
Le temps et l'amour	25
Une autre Scylla	26
Les couronnes mouillées de larmes	26
Le triple don	26
Jusqu'au dernier souffle	27
Le carquois vide	27
Le vieux bateau	27
Changement de désir	28
Les philtres de l'amour	28
Le joueur de balle	28
L'építaphe* Attribué aussi à Posidippe	29
A Aphrodite	29
Le Message*	29
La fuite impossible	30
La femme-flambeau	30
L'Amour capturé	31
A l'Etoile du Matin (II)	31
Au voleur !	31
Inévitable !	31

SUR LA MER DES GARCONS

La couronne des jeunes gens	34
Jeunesse est passée !	34
Trop poilu !	35
Eros et les osselets	35
Vaincu !	35
Boire pour oublier	35
Regret	36
Plus beau qu'Éros !	36
Les deux Praxitèles	37
Un soleil	38
Pareil aux cieux	38

LE MIEL ET LE VIN

Deux garçons fatals.....	38
Enfant à protéger.....	38
Abandonné à Zeus.....	39
Peur de Zeus.....	39
Insomnie.....	39
En cas de malheur.....	40
Confusion.....	40
Interversion.....	40
Le feu qui couve.....	40
Appel au secours.....	41
Les yeux maudits.....	41
Attention !.....	41
Un amant bien entouré.....	42
Même Zeus.....	42
Le seul que je regarde.....	43
La menace.....	43
Le feu qui brûle.....	43
Le bel ami.....	44
Le cœur et la raison.....	44
Ô Bacchus.....	44
Un garçon foudroyant.....	45
Un songe.....	45
Les nuits brûlantes.....	45
Nouvel amour.....	46
Il est beau !*.....	46
La soif inassouvie.....	47
Le cri du coq.....	47
Arrogance.....	47
Eros qui pleure !.....	48
Le charme et la douleur.....	48
L'amour fou.....	48
L'hiver et le printemps.....	49
Le miel et le vin.....	49
La tempête de l'âme.....	49
Nouvelle épreuve.....	50
Naufrage sur terre.....	50
Choix.....	51

LE MIEL ET LE VIN

La griffe d'amour	51
Je t'avais prévenue.....	51
L'imprudence	52
Attirance*	52
Les flots printaniers*	52
La mer des garçons	52
Le blanc et le noir	53
La beauté qui ne dure... *Attribué aussi à Straton de Sardes.....	53
Avant le déclin* Attribué aussi à Straton de Sardes	53
La perle de la couronne.....	54
Les serments rompus.....	54
La détente* Attribué aussi à Nicandre	54
Dédicace à Dioclès.....	54

LE PRINTEMPS et autres pièces

Le Printemps*	57
A la sauterelle.....	57
A la cigale	58
Le lièvre	58
Arès furieux	59
Le bœuf du sacrifice.....	59
Sur une statue de Niobé	59
PRÉFACE DE LA COURONNE.....	61

ÉPITAPHES

Adresse à Héraclite	65
Le tombeau d'Erinna.....	65
Épithaphe d'Antipater de Sidon.....	65
Épithaphe d'un modeste.....	66
Épithaphe de Charixénès.....	66
Tombeau d'un sage	67
Épithaphe d'une jeune mariée.....	67
Pan triste.....	68
Épithaphe de Méléagre (I)	68
Épithaphe de Méléagre (II)	69

LE MIEL ET LE VIN

RÉMINISCENCES

Sur des aimés 71
Deux épitaphes pour Méléagre 72
BIBLIOGRAPHIE..... 74



© Arbre d'Or, Genève, juin 2003
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Le banquet de la tombe aux léopards*, Tarquinies.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA) et sa diffusion est interdite.